

# PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 83

## LES ÉVÉNEMENTS DE MAI 1562 À TOULOUSE

Association  
**Les amis des archives**  
de la Haute-Garonne



Par  
**Christian CAU**



Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Toulouse reste l'une des plus grandes villes du royaume avec ses 50 000 habitants. Elle a encore une apparence médiévale : les remparts la ceinturent toujours et les faubourgs développés à l'extérieur de l'enceinte (St-Michel, St-Etienne, St-Aubin et Arnaud-Bernard) sont limités. A l'intérieur, les rues sont étroites et tortueuses, les places peu nombreuses et beaucoup plus petites qu'aujourd'hui : seules les places St-Etienne et S-Georges ont déjà l'importance qu'elles ont de nos jours.

Pourtant, Toulouse a entrepris une mutation profonde due aux incendies. Les maisons de corondage et paillebart ont été leur proie, notamment en 1444 et 1463, et les Capitouls ont multiplié les ordonnances interdisant l'emploi du paillebart au profit de la brique. Mais la reconstruction va être accélérée par la richesse de Toulouse : activités agro-alimentaires, armement, textile ont permis le développement d'une structure bancaire remarquable. Le potentiel financier est important. Les incendies ont dégagé le terrain : la place est libre pour que riches marchands, banquiers, Capitouls ou magistrats fassent construire des hôtels au goût du jour. Ces transformations vont entraîner un début de ségrégation sociale. C'est ainsi, par exemple, que l'hôtel d'Assézat occupe la place de cinq maisons. Alors qu'il compte 643 maisons en 1478, le capitoulat de la Dalbade n'en compte plus que 510 en 1571 et 409 en 1633. Noblesse et bourgeoisie commencent à monopoliser certains quartiers, rejetant les pauvres vers les secteurs moins favorisés.

Sur le plan social, tout esprit d'ouverture a disparu sous l'effet de forces de blocage :

La **Municipalité** n'est plus depuis longtemps l'émanation de la population active, mais la chasse gardée d'une bourgeoisie argentée dont le seul souci est l'accession à la noblesse. Le cas des marchands pasteliers est significatif à cet égard : de petits marchands font fortune avec le pastel, épousent des membres d'autres familles marchandes pour arrondir cette fortune, accèdent au capitoulat et, à partir de ce moment, commencent à oublier le commerce ; les alliances se multiplient avec familles de Capitouls et de magistrats et, une ou deux générations plus tard, il n'y a plus de marchand.

Le **Parlement** se considère comme dépositaire du pouvoir judiciaire du roi. Il prétend à ce titre contrôler tous les pouvoirs, y compris la Municipalité qu'il jalouse pour son esprit d'indépendance.

L'**Eglise** est omniprésente depuis les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Si le bas clergé, confronté à la réalité, commence à réfléchir, le haut clergé passe, sauf exception, à côté des idées nouvelles. Les Ordres religieux, malgré la réforme des Carmes (1517), des Augustins (1519) ou des Cordeliers (1522), occupent le terrain mais vont avoir, en général, une attitude bornée.

L'**Université**, plus ancienne de France après celle de Paris, est marquée par l'humanisme et le protestantisme, mais réagit bientôt contre cette évolution. Les éléments les plus marqués, comme Etienne Dolet ou Jean de Boyssoné, sont chassés.

Le **monde paysan** est bien évidemment particulièrement important. N'oublions pas que, sur les 11800 hectares que compte le territoire communal, à peine 200 sont urbanisés.

Toulouse est donc une ville rurale où « ont vit du sien ». Les Toulousains possèdent jardins ou terres à la campagne et, à l'inverse, les paysans des alentours viennent régulièrement à la ville pour exercer une activité saisonnière. Mais cette population, accrochée à la tradition, est hostile à tout changement.

**Artisans et commerçants**, relativement peu nombreux, sont les plus ouverts à la contestation. En effet, l'organisation des métiers leur barre toute possibilité d'ascension sociale.

Bien sûr, la réalité n'est pas aussi nette. Certains parlementaires, comme Jean de Coras, certains Capitouls, comme Assézat, Hunaud de Lanta ou Mandinelli, sont favorables à la Réforme.

Le conflit entre Catholiques et Protestants ne va pas éclater comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Les tensions existent depuis longtemps mais vont s'exacerber à partir du milieu du siècle. La violence se déchaîne à partir de 1560, et pas seulement à Toulouse. En novembre 1560, Villars, lieutenant-général du roi en Languedoc, disperse quelques bandes de Protestants dans les Cévennes. Les troubles s'étendent l'année suivante : à Montpellier, églises et couvents sont pillés, l'évêque doit quitter la ville. Il en est de même, en décembre, à Nîmes. En 1562, à Annonay, les Protestants abattent les croix et se livrent à des prêches publics. Les mêmes scènes de violence se reproduisent à Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary, mais, cette fois, ce sont les Protestants qui sont chassés ou massacrés.

A Toulouse, les provocations réciproques se multiplient. En 1555, les Protestants arrachent les statues qui ornaient le portail de la cathédrale St-Etienne. Trois ans plus tard, ils s'organisent autour de Nicolas Folcon, ancien Carme, et de Jean Cormère, dit Barelles, ancien Cordelier.

Comme ailleurs, la situation empire à partir de 1560. En mars, des psaumes de Clément Marot sont chantés à la Dalbade pendant le sermon. En mai, c'est à St-Sernin qu'un prédicateur est interrompu, pendant son sermon, par un marchand qui lui crie : « Tu mens, cafard de moine ! ». Le perturbateur est massacré sur place. En 1561, les provocations continuent, notamment avec un prêche public au collège de l'Esquille. L'édit de juillet, qui accorde aux Protestants la liberté en privé, n'arrange pas les choses, bien au contraire. Les Catholiques ont beau jeu de crier à la trahison devant l'attitude du pouvoir, et au complot devant ces réunions de réformés jugées suspectes.

En septembre et octobre 1561, un fait capital se produit. Les Protestants occupent Lavaur, Rabastens, Réalmont, Revel, Castres, Castelnaudary, Gaillac, Villefranche-de-Lauragais. Les religieuses de Lespinasse, quant à elles, abandonnent leur couvent pour épouser des Protestants montalbanais. Si Toulouse bascule dans le camp protestant, c'est tout le Midi qui tombe.

Le 17 janvier 1562, un nouvel édit royal fait monter encore plus la tension. Il autorise en effet les Protestants à organiser des prêches publics hors les murs. Le Parlement de Toulouse n'enregistre l'édit que le 6 février et, dès le lendemain, 3000 personnes assistent au premier prêche, à l'extérieur de la porte Montoulieu. Les Protestants sont protégés par 100 hommes d'armes payés par la Municipalité. En même temps, un temple,

simple hangar de planches, est bâti hors de la porte Villeneuve, sur le champ d'Enfer. Le 19 février, un prêche public s'y déroule, alors que le guet est massé sur le rempart pour séparer Catholiques et Protestants. Mais l'un des soldats, lui-même protestant, fait malencontreusement partir un coup d'arquebuse qui fait un mort et plusieurs blessés. Aussitôt, le soldat est mis en prison mais la foule en colère transporte le cadavre à la Maison Commune, les Catholiques se barricadent chez eux.

Le conflit généralisé est d'autant plus proche que, le 1er mars, les Catholiques du duc de Guise font 25 tués et une centaine de blessés chez les Protestants de Wassy réunis pour un prêche ; cet événement se répand comme une traînée de poudre dans tout le royaume. Le 13 mars, une procession qui se déroule à Castelnaudary est attaquée par des Protestants ; les Catholiques répliquent en chassant tous les Protestants de la ville. Le 2 avril, Orléans tombe aux mains de Condé, l'un des chefs protestants.

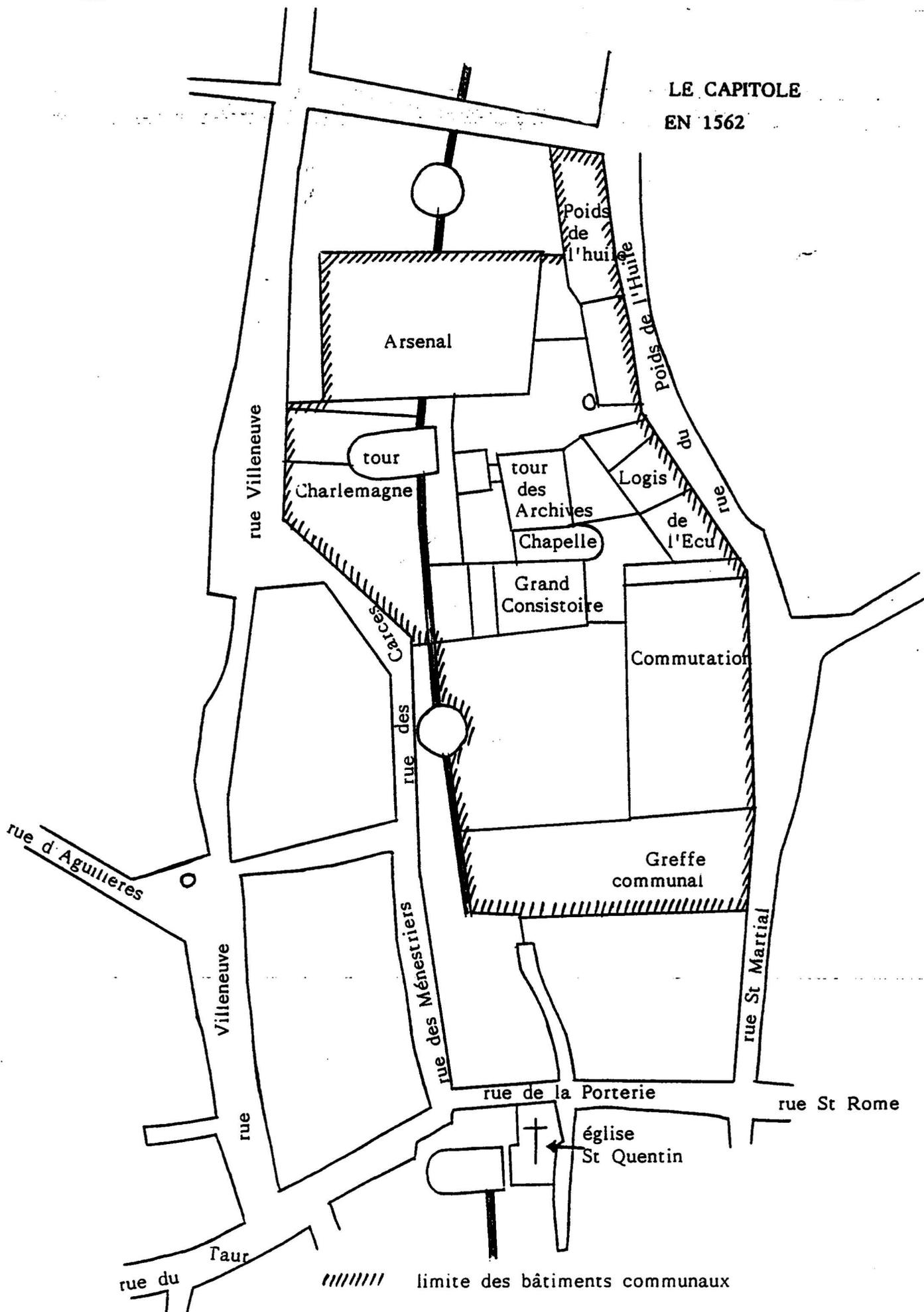
Mais revenons à Toulouse. Ce même 2 avril, la femme d'un charpentier du faubourg St-Michel meurt. Son mari, qui est protestant, veut la faire enterrer dans sa religion mais le curé de St-Michel, alerté par les parents de la défunte, enlève le corps pendant son transport au cimetière. Les Protestants qui suivent le convoi funèbre s'y opposent, les Catholiques font sonner le tocsin, s'arment et tuent quelques protestants. Deux conseillers au Parlement, montés sur leur mule et revêtus de leur robe rouge, tentent vainement de calmer les esprits. Les Capitouls arrivent alors à la tête de 500 hommes d'armes mais les Catholiques se retranchent derrière des barricades faites de charrettes. Ne voulant pas envenimer la situation, les Capitouls font rentrer la troupe en ville et ferment les portes du rempart. Les Catholiques se dispersent alors à travers le faubourg St-Michel qui est pillé. Profitant de cette dispersion, la troupe sort à nouveau de la ville et procède à 50 arrestations.

Le lendemain, le Parlement convoque aux Augustins une assemblée générale de tous les notables afin de trouver une solution. Présidée par le Premier Président Jean de Mansencal, elle prend les décisions suivantes :

- Les Protestants pourront célébrer leur culte hors les murs ;
- Les Capitouls pourront y assister avec 100 hommes sans armes à feu ; les Capitouls en seront responsables ;
- Les Catholiques fourniront 200 hommes d'armes pour la sûreté de la ville ;
- Les Protestants ne pourront marcher en troupe à l'intérieur de la ville, même pour escorter les pasteurs ou protéger les convois funèbres ;
- Les bourgeois garderont les portes de la ville ;
- Tous les soldats étrangers à Toulouse et gens sans aveu devront quitter la ville dans les 24 heures ;
- Il est interdit à tout ecclésiastique de sonner le tocsin sous peine du bâcher ;
- Les séditeux arrêtés seront jugés conjointement par le Sénéchal et les Capitouls, sans que le Parlement puisse intervenir, même en cas d'appel.

A la fin de la réunion, Mansencal exhorte les religieux à modérer leur discours, et l'ensemble des Toulousains à revenir à la paix et à la modération. Il aurait repris, à cette occasion, la phrase prononcée par Michel de L'Hospital lors des Etats d'Orléans : « Otons ces mots diaboliques de papistes, huguenots ; ne changeons le nom de chrétiens ».

LE CAPITOLE  
EN 1562



Aussitôt, Capitouls et Sénéchal jugent et condamnent à mort six meneurs de l'émeute de St-Michel. Mais, contrevenant à l'accord, le Parlement intervient et, s'il maintient la peine capitale pour 4 des meneurs, ne condamne les deux autres qu'au fouet. Le 11 avril, les quatre condamnés sont pendus aux quatre coins de la place St-Georges. Cette décision ramène le calme, mais celui-ci n'est qu'apparent. Animés par la peur et la haine, Ordres religieux et parlementaires regroupent des soldats, accumulent armes et munitions.

Bientôt, un nouvel élément va provoquer le conflit : le 11 avril, Condé envoie des émissaires dans plusieurs villes pour les rallier à la cause protestante. Les Protestants toulousains délèguent le capitoul Hunaud de Lanta pour assurer Condé de leur soutien à condition qu'il les aide. Or, les Catholiques l'apprennent, sans doute grâce à un espion orléanais. Ils avertissent aussitôt Blaise de Monluc, chef catholique en Guyenne, qui se trouve au château de Faudoas. Celui-ci avertit Jean de Mansencal le 9 mai et, dès le lendemain, le Parlement convoque les Capitouls pour leur reprocher leur attitude. Des lettres sont adressées au vicomte de Joyeuse, chef catholique en Languedoc, et à Monluc pour leur demander secours. Le 11, le Parlement nomme 32 bourgeois pour surveiller les Capitouls et décide de placer 400 hommes d'armes au Capitole. Décrété de prise de corps, Hunaud de Lanta fuit précipitamment. Aussitôt, menés par Barelles, les chefs protestants se réunissent chez le Viguier Portal, qui leur est favorable, et décident de prendre les devants en occupant le Capitole.

\*  
\* \*

A cheval sur l'ancien rempart gallo-roman, les **bâtiments communaux** (voir plan ci-après) constituent un ensemble hétéroclite qui n'occupe pas encore tout le moulon limité par les rues Porte-Neuve, Villeneuve, de la Porterie, St-Martial et du Poids de l'Huile. C'est le cas, notamment, du côté de la rue de la Porterie où le greffe communal est mitoyen avec des maisons particulières. Ce secteur est d'ailleurs le coin le plus reculé de la Maison Commune, l'entrée principale donnant sur la rue du Poids de l'Huile, au-dessus du logis de l'Ecu.

\*  
\* \*

### Nuit du 11 au 12 mai 1562

Par les maisons de sympathisants donnant sur la rue St-Martial, 1000 à 1200 protestants, réunis place de la Pierre [Esquirol] par le capitoul Ducèdre et le capitaine Saux, parviennent à s'introduire au Capitole pendant la nuit. Ils y trouvent quatre Capitouls aussitôt emprisonnés. Il semble que les Protestants aient voulu également occuper le Parlement, tentative restée vaine. Alors que Saux garde le Capitole avec ses soldats gascons, le reste de la troupe occupe les collèges Sainte-Catherine et Saint-Martial, s'assurent de la porte Villeneuve et, par la rue du Taur, arrive jusqu'au collège de Périgord lui aussi occupé. Les rues menant à l'Hôtel de Ville sont barricadées ; toutes ces opérations se font sans aucune opposition, mais l'échec contre le Parlement pousse les Protestants à se contenter de ce qu'ils tiennent. Ils transforment le Capitole en bastion et en surveillent les alentours, laissant passer la chance d'occuper la quasi totalité de la ville.

**12 mai**

Au petit matin, les Catholiques découvrent la situation avec surprise. Mais celle-ci ne dure guère, les chefs catholiques réagissent rapidement : du secours est immédiatement demandé à Monluc et aux villes voisines, la poudre qui est entassée au Bazacle est apportée au Parlement, ainsi que tout l'argent entreposé à la Trésorerie.

Dès 8 heures, alors que le tocsin retentit, quatre conseillers au Parlement parcourent les rues en demandant aux Catholiques d'arborer une croix blanche et d'en mettre une sur leurs maisons.

A midi, les Catholiques reçoivent l'ordre de s'armer et de se regrouper au Parlement. Les librairies proches du Palais sont alors pillées, les livres qu'elles contiennent brûlés. Aussitôt, ces troupes sont dispersées pour faire la chasse aux renforts que les Protestants pourraient recevoir, ce qui n'empêche pas 300 hommes de parvenir au Capitole.

Pendant ce temps, le Parlement casse les Capitouls en exercice, à savoir Adhémar Mandinelli, Pierre Hunaud de Lanta, Pierre Assézat, Pierre Ducèdre, Arnaud Dareau, Antoine Ganelon, Olivier Pastoureau et Bernard Vignes. Ils sont aussitôt remplacés par Gaston Dupin, Raimond d'Aliès, Madron, Guillaume de Lalaine, Jean de Borderia, François de St-Félix, Etienne de Rabastens et Laurent de Puybusque, connus pour leurs opinions ultra catholiques. Leur portrait est conservé dans le livre II des Annales manuscrites (chronique 238).

Les Protestants, quant à eux, réagissent mollement. C'est en vain qu'ils tentent de prendre la porte du Bazacle. Une réussite aurait d'ailleurs été inutile puisque la poudre ne s'y trouvait plus.

**13 mai**

A 2 heures du matin, les Catholiques reçoivent des renforts et, malgré une rivalité entre le Sénéchal et le comte de Caraman au sujet du commandement des troupes, s'organisent rapidement. Ils tiennent en effet la plupart des portes de la ville ainsi que trois bastions : le Parlement, St-Etienne et St-Sernin, qui entourent le Capitole. Ils y regroupent soldats, armes et munitions et vont s'appuyer sur eux pour reconquérir le Capitole.

Malgré l'interdiction, le tocsin retentit une fois encore et, aussitôt, au lieu de se lancer à l'assaut de la Maison Commune, les Catholiques se mettent à massacrer les Protestants restés dans les quartiers qu'ils tiennent. Bien évidemment, il s'agit essentiellement de civils totalement étrangers aux événements et leur massacre relève surtout de règlements de comptes. C'est ainsi que 17 protestants se réfugient chez un des leurs, coutelier de la rue des Couteliers. Comme ils font mine de résister, la maison est incendiée, tous ses occupants massacrés. Ailleurs, 25 personnes essaient d'échapper au massacre en se réfugiant dans les égoûts. Pris, ces pauvres gens sont précipités dans la Garonne.

Pendant ce temps, les Protestants prennent les portes Matabiau et Arnaud-Bernard. Ils disposent d'environ 1700 hommes, dont quatre compagnies d'étudiants gascons, poitevins, angoumois, saintongeais et rochelais. C'est seulement vers 22 heures qu'ils effectuent une tentative vers la place Rouaix pour essayer d'atteindre le Parlement. Ils parviennent à prendre le couvent de St-Pantaléon, mais les Catholiques multiplient les barricades dans les rues menant aux Puits-Clos et font échouer cette tentative.

Les Protestants tentent aussi d'atteindre St-Etienne. Ils arrivent place St-Georges où ils pillent l'église du même nom, mais ne peuvent dépasser la rue Boulbonne, les cloches de la cathédrale ayant mis les nobles catholiques en alerte. D'autres assauts contre la rue des Changes et la Daurade n'ont pas plus de succès.

#### **14 mai**

Au petit jour, un nouvel assaut protestant contre la rue des Changes est repoussé. Aussitôt, 10 compagnies de 300 catholiques lancent une contre-attaque sans plus de réussite.

A 10 heures, 200 catholiques se lancent contre la place de la Bourse ; trois autres groupes attaquent dans trois directions différentes. Toutes ces tentatives se soldent par des échecs.

A leur tour, les Protestants renouvellent leurs assauts. On envisage une nouvelle attaque contre le Parlement mais le capitaine Saux trouve le projet trop dangereux. Il est aussitôt arrêté et remplacé par Saussens. Celui-ci lance sur la rue de la Pomme une attaque appuyée par l'artillerie municipale. Les Protestants parviennent à nouveau jusqu'à la rue Boulbonne où ils sont bloqués par 7 à 800 fantassins sous les ordres du comte de Caraman. Les combats, qui durent jusqu'à la nuit, font 80 tués chez les Catholiques, 60 chez leurs adversaires. Des combats de la même intensité se déroulent autour du collège de Périgord, rue du Taur.

Les Protestants réussissent à recevoir divers renforts, notamment celui de 220 hommes venus de L'Isle-Jourdain, Verfeil et Rabastens, qui s'emparent de quatre mantelets. Un autre renfort, entré par la porte du Bazacle, parvient jusqu'aux Jacobins : le trésor est pillé, les statues brisées et les moines fuient à demi nus.

Pendant cette journée, les Protestants prennent et pillent les couvents de St-Orens, des Cordeliers (les moines sont emprisonnés à l'exception de trois d'entre eux qui défroquent) de la Merci, des Béguines, de St-Antoine de Viennois, des Augustines, des chanoinesses de St-Pantaléon, ainsi que des églises du Taur et St-Quentin. En même temps, deux canons installés au Capitole tirent sur les clochers des Augustins, des Cordeliers, de St-Sernin et des Jacobins, la flèche de celui-ci étant abattue.

En fait, malgré ces succès, les Protestants ne mènent que des opérations désordonnées. Il s'agit de raids de vengeance aboutissant au pillage, mais pas d'opérations militaires vraiment réfléchies, destinées à élargir la zone qu'ils occupent.

Dans la journée, les chefs catholiques Monluc, Termes et Terride arrivent aux alentours de Toulouse et battent la campagne, interdisant l'accès de la ville aux renforts protestants. Au soir de cette journée, les premiers contacts entre Protestants et Catholiques ont lieu. Les premiers demandent le respect de l'édit de janvier et se heurtent au refus catégorique des seconds.

#### **15 mai**

Vers midi, le capitaine Corbière et sa compagnie d'agenais renforcent les Catholiques. Les Protestants ne reçoivent que 120 hommes de Hunaud de Lanta. Par ailleurs, Monluc et Termes dispersent, entre Montauban et Verfeil, de 12 à 1500

arquebusiers protestants ; puis, au pont de Buzet, ils aident les paysans à repousser un nouveau renfort venu de Castres, après quoi Termes entre dans Toulouse.

A l'intérieur de la ville, les Protestants échouent encore contre St-Sernin et les Catholiques pillent l'hôtel de Bernuy. Les combats se poursuivent toujours rue de la Pomme et, comme le vent d'Autan souffle, les Catholiques incendient le quartier St-Georges, dans l'espoir que les flammes atteindront le Capitole. Le feu va durer deux jours, détruisant de 2 à 400 maisons, mais n'arrive pas jusqu'à l'Hôtel de Ville. Les Protestants constituent en effet des coupe feu en abattant des maisons avec leur artillerie.

Devant l'évolution favorable des combats, le Parlement juge inutile le renfort de 1200 hommes envoyés par l'évêque de Couserans.

### 16 mai

Les combats continuent mais, dans l'après-midi, à court de munitions, les Protestants proposent de négocier. Une trêve est conclue jusqu'au lendemain midi, pendant laquelle le capitaine catholique Fourquevaux présente aux Protestants les conditions de son parti. Les Protestants pourront quitter Toulouse à condition d'y laisser armes et bagages. L'accord est conclu et, déjà, 2000 personnes, combattants mais aussi femmes et enfants, se regroupent à l'Hôtel de Ville. Certains d'entre eux quittent tout de suite la ville en direction de Castres et Montauban.

### 17 mai

C'est le dimanche de Pentecôte. Les Protestants célèbrent la Cène au Capitole puis, vers 19/20 heures, se retirent par la porte Villeneuve mais les Catholiques, au mépris de l'accord conclu, se jettent sur les fuyards et les massacrent. Seules, 5 à 600 personnes, parviendront à Montauban. Monluc, qui va entrer dans Toulouse le lendemain, a exprimé son opinion à ce sujet dans ses « Commentaires » :

*« Or, ce matin, un'heure devant jour, comme nous commencions de marcher, nous arriva un capitoul de Thoulouse, nommé monsieur d'Urdes, qui m'apporta lettre de monsieur le président et de monsieur de Bellegarde, nous mandant sortie et fuite des ennemis ; de quoy je fus bien mary, car s'ils m'eussent attendu, il ne s'en fût pas sauvé un couillon, et Dieu sçait si j'avois envie d'en faire belle despesche et si je les eusse espargnez. »*

### 18 mai

Les Catholiques se livrent au pillage des librairies regroupées rue de la Porterie et, une fois encore, détruisent les livres qui s'y trouvent. Monluc fait son entrée dans Toulouse et la raconte ainsi dans ses « Commentaires » :

*« A nostre arrivée, nous allasmes descendre devant le palais, tous armez, mon enseigne et guidon despliez ; et pour cent cinquante ou deux cents gentils-hommes que nous pouvions estre ensemble avecques ma compagnie, c'estoit une belle troupe ; il la faisoit fort beau veoir. Nous trouvasmes toute la cour assemblée, laissant pencer à un chacun si nous fusmes les bien receuz. (...) « Mais, messieurs, dis-je, au long temps que j'ay porté les armes, j'ay apprins qu'en tels affaires il vaut mieux se tenir au dehors pour y faire acheminer le secours, sçachant bien que ceste*

*canaille n'estoient pas pour forcer si tost votre ville ; que, s'ils m'eussent attendu, jamais entrepreneurs n'eussent esté mieux accomodez. Puisque Dieu vous a delivrez, c'est à présent à vous à faire des vostres et faire puyr les cantons des charognes de ces meschans traistres à Dieu, au Roy et à leur patrie. » Monsieur le président Mansencal me fist une remonstrance fort honorable et me remercia bien fort, et toute la compagnie. Messieurs les Capitouls nous baillarent incontinent logis, et à mesme instant, se mirent à informer contre ceux qui estoient demeurez dans la ville et ceux qui avoient esté prins à la sortie. Et dez le lendemain commençarent à faire justice, et ne vis jamais tant de testes voler que là. J'estois cependant asses occupé ailleurs, car il ne s'en falloit guière que la ville ne fust saccagée des nostres mesmes, parce que, comme ceux des environs entendirent que ladicte ville estoit secourue, ils vindrent courant tous au pillage, paysans et autres ; et ne leur bastoit de saccager ces maisons des huguenots, car ils commençoient à s'attacher à celles des catholiques. Et la maison de monsieur le président de Paulo mesme cuida estra saccagée, à laquelle moy-mesmes coureuz, à cause que quelqu'un sema un bruit qu'il y avoit dedans un escollier, sien parent, qui estoit huguenot ; toutesfois il ne se trouva point. Et fuz contrainct, pour rompre le désordre, de faire monter à cheval la compagnie de monsieur de Termes et la mienne, dont la moitié marchoit de six heures en six heures dans la ville, armez et montez de six en six par les rues. ».*

\*

\* \*

Le bilan de ces combats est difficile à établir car les chiffres varient : 100 Catholiques et plus de 200 Protestants tués, 5 à 600 tués de part et d'autre, 3 à 4000 tués au total... Il semblerait que la première estimation soit la plus proche de la vérité, si on la limite aux seules victimes de faits militaires. N'oublions pas que les effectifs protestants n'ont jamais dépassé 2000 hommes, ceux des Catholiques variant entre 5 à 7000 hommes.

Aussitôt la victoire acquise, le Parlement va faire régner la terreur sur Toulouse. Le viguier Portal est décapité place du Salin. Saux, bien que mis en prison par les Protestants, est écartelé. Le Capitoul Adhémar Mandinelli, lui aussi emprisonné, réaffirme en vain sa foi catholique ; il est décapité et sa tête restera clouée sur une porte du Capitole jusqu'à la fin de 1564. Trois autres capitouls, un conseiller au Présidial sont aussi exécutés ; plusieurs dizaines de magistrats du Parlement sont chassés. Jean de Mansencal, quant à lui, évite de peu la déchéance. De plus, 400 condamnations par contumace sont prononcées.

Devant un tel déchaînement de haine, le pouvoir royal intervient pour ramener le calme, approuvé en cela par Monluc lui-même. Le 22 octobre, Catherine de Médicis écrit au Parlement pour le rappeler au respect de l'édit de janvier. Mais, le jour même où il reçoit la lettre, le Parlement ose faire exécuter deux avocats ! Le 9 novembre, un édit royal ordonne de surseoir à toute exécution, décision que le Parlement refuse d'appliquer. Aussi, le 24 décembre, le roi enlève au Parlement la connaissance des procès contre les Protestants et réhabilite les Capitouls cassés en mai ainsi que tous les condamnés.

Malgré tout, le Parlement maintient sa position extrémiste. En 1572, Jean de Coras sera victime de la St-Barthélémy toulousaine ; en 1589, le premier président Duranti sera

massacré pour avoir prôné l'obéissance au roi Henri III. Toulouse va donc rester un bastion catholique, constituant l'une des exceptions contenues dans l'édit de Nantes (que le Parlement enregistre avec plusieurs mois de retard). Jusqu'en 1791, tous les ans, une procession grandiose commémorera, malgré plusieurs interdictions royales, la « délivrance » de Toulouse en mai 1562. Elle revêtra un éclat tout particulier en 1762, année de l'exécution de Calas mais aussi du pasteur Rochette et des frères Grenier. Pierre Barthès, dans ses « Heures perdues », en donne une description précise. Cette attitude de peur, entretenue par le fait que les Protestants dominent certaines régions proches de Toulouse (Montauban, Tarn, Cévannes), va durer jusqu'à l'édit de Tolérance de 1787.

Mais, pour conclure, revenons aux combats de 1562. Les Protestants, en fait, se sont contentés de foncer sur les barricades adverses sans aucune tactique. Ils ne pensent pas, non plus, à utiliser les maisons, à s'en assurer avant d'occuper les rues. Leur supériorité en matière d'artillerie est donc effacée. Devant la haine, la mauvaise foi et l'organisation de leurs adversaires, ils ne pouvaient que perdre la partie.

En effet, les Catholiques ont eu une attitude plus intelligente. Ils ont organisé des bastions imprenables et, à partir d'eux, ont contenu les assauts protestants, tout en gagnant du temps pour attendre les renforts et en empêchant le ravitaillement de leurs ennemis. Mais leur victoire, qui fut celle de la peur, a contribué à figer la société toulousaine, accentuant ainsi, petit à petit, le retard de Toulouse par rapport aux autres grandes villes.

(Mai 1997)





